

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 8 P. M., 6 P. M.) and Temperature (35, 30, 29, 28).

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 27 mai—Indications pour la Louisiane—Temp.—beau jeudi et vendredi; vent légers du sud.

La Crise en Extrême-Orient.

Quand, suivant l'assurance qu'on avait donnée aux Etats-Unis et aux autres puissances, la Russie a commencé à évacuer la Mandchourie, le monde a éprouvé une sorte de soulagement. Cette évacuation semblait devoir dissiper les craintes de guerre qui hantaient les esprits, les empiétements des Russes et de la Chine allaient cesser et l'on pourrait croire que le commerce de l'Extrême-Orient qui était menacé par les sujets du Tsar conserverait pour de longues années encore la liberté dont il jouissait depuis longtemps. Le système de la Porte ouverte était assés.

C'est ce qu'ils ont fait jusqu'ici et souvent avec succès. De là, la puissante influence qu'ils ont conquis dans le pays et les faveurs que leur a accordées le gouvernement de Pékin. Ce n'est, certes, pas le gouvernement de Pékin; il en est tout à fait incapable, et malgré sa bonne volonté, ses capacités, son énergie, l'impératrice est frappée d'impotence. Qui donc peut venir à son secours dans ces circonstances? Nous ne voyons guère que les Russes sur lesquels elle puisse s'appuyer.

On voit que sous ce rapport le danger est loin d'être conjuré. Si la situation se prolonge, les Russes deviendront plus forts que jamais dans la Chine et la Mandchourie, ce que ne peuvent supporter ni les Européens, ni les Américains, ni les Japonais. On sait que les sujets du Mikado sont déjà sous les armes et prêts à marcher au premier signal. Les Russes ont déjà cédé une première fois; céderont-ils une seconde fois? Il est permis d'en douter. Et alors, où irons-nous, Américains comme Européens; car, si nous ne sommes plus permis de nous désintéresser de toutes ces luttes. Nos intérêts nouveaux et la position que nous occupons maintenant dans le monde politique nous forcent à prendre part à cette bagarre.

Tentative d'assassinat.

De toutes les folies dont notre pauvre humanité est affligée, par le temps qui court, la plus dangereuse est celle de l'attentat. La première brute venue à qui la fréquentation des sociétés secrètes a fait tourner la tête, croit se grandir de cent coudées en essayant d'assassiner traitreusement un homme qui n'a commis d'autre crime que d'être honoré de l'estime et de la confiance publiques.

Cette espèce de garçon boucher que l'on vient d'arrêter dans l'Etat de Washington pour s'être vanté de dessiner le projet du président Roosevelt, croyait sans doute faire acte d'homme d'Etat en courant jusqu'à Walla Walla pour y assassiner le Président. Dans quel but? On se pose la question sans pouvoir la résoudre. Tout le monde sait que la première condition de succès pour une aussi atroce tentative, c'est le secret. Or, le misérable s'en est vanté brutalement. C'est même à cette stupide vantardise que l'on doit son arrestation. Sans quoi, le misérable pouvait mettre son projet à exécution, et voilà, une fois de plus, les Etats-Unis bouleversés de fond en comble pour satisfaire la menétruse fantaisie d'un criminel idiot.

Il faut en finir avec cet abominable état de choses. Eiker n'a pas réussi, dira-t-on. A la bonne heure; mais son prédécesseur avait obtenu un succès complet et plongé toute la nation dans le deuil.

Qui peut nous affirmer s'il n'a pas un successeur qui est tout prêt à frapper et se montrer plus habile ou plus heureux?

Il s'agit de l'opéra aujourd'hui, les Ecker; ils appartiennent à toutes les nations et ils s'en prennent à toutes les formes de gouvernement.

Les sociétés nationales ne peuvent se laisser assaillir plus longtemps par une poignée de bandits cosmopolites.

La Millième Représentation Des "Huguenots" à l'Opéra de Paris.

J'ai lu dans plusieurs journaux, dit M. Victorin Joncières, que la millième représentation des "Huguenots" venait d'être donnée, la semaine dernière, à l'Opéra. L'un de nos confrères assure même que cette représentation était, non pas la millième, mais la mille troisième. Le fait est assez difficile à vérifier, car, chose étrange, depuis quelque temps l'affiche de l'Opéra ne porte plus le chiffre des représentations des "Huguenots", comme il est d'usage pour tous les autres ouvrages de répertoire.

"Cette millième, d'ailleurs, eût été donnée depuis plusieurs années si Pétiole de Meyerbeer, brillante d'un éclat exceptionnel pendant plus d'un demi-siècle, n'avait tout à coup pâli devant celle de Wagner, dont les œuvres devaient rapidement remplacer celles, peut-être trop brutalement délaissées, du vieux maître berlinois. — Si le répertoire de Meyer-

beer n'était retiré, disait Halanzier, je serais forcé de fermer boutique.

"Après le grand succès de "Robert le Diable, le docteur Véron, alors directeur de l'Opéra, avait demandé un second ouvrage au maître. On était tombé d'accord sur le choix du livret que Scribe avait tiré de la "Chronique de Charles IX, de Mérimée. Meyerbeer s'était engagé à livrer sa partition à une date déterminée, avec un dédit de 30,000 francs, s'il n'était pas prêt dans le délai voulu.

"L'œuvre allait être mise à l'étude sous la direction du maître, lorsque tout à coup Mme Meyerbeer, qui avait accompagné son mari à Paris, tombe malade. Meyerbeer, obligé de la conduire en Italie, reprend sa partition, malgré les supplications de Véron, qui, à bout d'arguments, réclame le dédit de 30,000 francs.

"Qu'à cela ne tienne, répliqua l'auteur des "Huguenots," et le lendemain il apportait la somme exigée, sans parler de son retour.

"On ne peut guère s'expliquer de la part du docteur Véron cet acte de rigueur, qui n'était pas dans ses habitudes. Peut-être songeait-il déjà à prendre sa retraite et se préoccupait-il peu à ce moment de mécontenter l'auteur d'un ouvrage qu'il ne devait pas jouer.

"Ce fut, en effet, son successeur Duponchel, qui à son avènement ramena Meyerbeer et les "Huguenots" à l'Opéra, en offrant au maître de lui restituer 20,000 sur le dédit qu'il avait payé au docteur Véron.

"Pourquoi 20,000 et non pas 30,000? Parce que Scribe, aux termes de son traité, avait touché sur les 30,000 francs une somme de 10,000 francs qu'il refusa obstinément de rendre. Ce qui l'empêcha pas le rusé librettiste qui savait compter, de réclamer à Duponchel la prime de 10,000 francs par acte, dès la mise en répétition de l'ouvrage. Quel que fut le sort des "Huguenots", il s'était ainsi assuré 5,000 francs d'avance.

"Au cours des études, Meyerbeer semblait mécontent de la fin du quatrième acte. Après la formidable explosion de la Bénédiction des poignards, il y avait un froid. La scène entre Valentine et Raoul, écrite par Scribe, était d'une telle platitude, que le musicien n'avait pu trouver aucun accent capable d'élever le public.

"Désespéré, Meyerbeer consulta ses peines à son ami Gounin, son factotum, prévoyant une chute pour la scène capitale de son ouvrage.

"C'était le 20 décembre 1835, il était onze heures du soir. Gounin courut au Divan Le Peletier, où il trouva Emile Deschamps se livrant aux douceurs du double-é.

"Il l'emmena de force chez Meyerbeer, qui met bien vite le poète au courant de la situation. Deschamps improvisa rapidement le duo demandé et retourna achever sa partie de dominos.

"Quant à Meyerbeer, il se met immédiatement à l'œuvre.

"Ce fut une fièvre d'inspiration comme jamais peut-être n'en eut de semblable. En trois heures, la musique du duo était écrite. Quelques jours après, Nourrit et Mlle Falcon se chantaient au milieu de l'enthousiasme de tout le personnel du théâtre.

A peine le morceau fut-il achevé, qu'Habeneck s'élança par dessus la rampe, suivi de ses musiciens, qui portèrent en triomphe l'auteur de cette belle page de musique dramatique.

"Mon cher poète, dit Meyer-

beer à Emile Deschamps, le lendemain de cette mémorable répétition, vous êtes pour moitié dans le succès de ce duo; je vous réserverai une part sur mes droits d'auteur.

"On sait que Meyerbeer ne comptait pas, lorsqu'il s'agissait de sa musique. Pour lui-même il était d'une extrême parcimonie. Quand il arrivait à Paris, il descendait dans un petit hôtel de la rue Daphniot, où il habitait une chambre des plus modestes. Fagoté sans souci de la mode, le com emprié dans un immense cache-nez, portant sur sa tête des chapeaux invraisemblables, avec ses longs cheveux mal peignés, son nez busqué armé de lunettes, sa démarche incertaine, les coudes en arrière, un vieux parapluie sous le bras, on l'aurait pris pour un marchand de lunettes de la "Judengasse" de Francfort.

"Dans les grandes occasions cependant, aux réceptions officielles, il se montrait en frac irréprochable, portant en bracelet les trente décorations accordées à son talent par les souverains d'Europe.

"Voilà le maître et son calvaire, disait Alexandre Dumas à l'une de ses soirées chez un ministre.

"Je n'ai connu Meyerbeer que peu de temps avant sa mort. Un collaborateur de mon père au "Constitutionnel" l'avait amené au concert que je donnai à l'hôtel du Louvre, pour faire entendre la musique composée par moi sur le drame d'"Hamlet".

"Après l'audition, je fus présenté au maître, qui daigna me complimenter.

"C'est très bien, jeune homme, me dit-il, mais méfiez-vous de Schumann.

"A cette époque, j'ignorais complètement Schumann. Je voulais combler cette lacune, et j'avoue qu'après avoir lu ses œuvres, je crus devoir considérer l'appréciation de Meyerbeer plutôt comme un éloge que comme un blâme.

"On sait que Meyerbeer, venu à Paris au printemps de l'année 1864, pour commencer les études de l'"Africaine", mourut, à peine arrivé, dans l'hôtel des Champ Elysées qui depuis porte son nom.

"On lui fit de splendides funérailles. La nouvelle gare du chemin de fer du Nord venait d'être inaugurée, et l'ancienne n'était pas encore démolie; on profita de cette circonstance pour transformer cette ancienne gare en chapelle ardente, où sous un immense catafalque reposait le corps qui allait être transporté à Berlin. Tout ce que Paris comptait de célébrités dans tous les mondes assistait à cette cérémonie. Je me rappelle encore l'effet saisissant que produisit le chœur des enfants du quatrième acte du "Prophète", dirigé par Victor Massé.

"Le soir, à l'Opéra, eut lieu une représentation solennelle des "Huguenots", où le buste de Meyerbeer fut couronné par tous les artistes du théâtre, MM. Faure, Belval, Gueymard, Mmes Marie Sasse et Guéymard-Lantier en tête.

"Je crois qu'on aurait bien étonné les spectateurs de cette représentation, si on leur avait dit qu'un jour la musique des "Huguenots" paraîtrait démodée.

"Tout passe, hélas! et un jour viendra sans doute où l'on en dira autant de la musique de Wagner, voire de celle des jeunes compositeurs qui passent aujourd'hui pour les plus avancés."

AMUSEMENTS.

WEST END.

Beaucoup de monde hier soir, pour applaudir les étonnantes gymnastes que l'on appelle Samson et Dalilah. Les autres scènes de Vaudeville ont fait aussi grand effet. Le concert a été brillant; citons entr'autres le Darkies Jubilé; Salome, un grand intermède, un solo de Piccolo, par M. Chevre très applaudi; un pot pourri, les cloches du Monastère et une superbe marche finale, de Rich.

PARC ATHLETIQUE.

"King Capital", tel est le titre d'un opéra comique qui a pour nous le double attrait d'une nouveauté et d'une pièce de cru.

King Capital est dû à la plume de MM. Levéque, pour le poème, et de M. Whermann, pour la partition.

Qui parmi nous ne connaît M. Levéque, le rédacteur en chef du "Harlequin", et M. Whermann, le compositeur de tant de mélodies devenues populaires?

L'intrigue est très intéressante et la partition brillante.

King Capital, c'est le Diable en personne ligé avec Cupidon, les deux grands auteurs des maux qui affligent l'humanité. Mais Capital trouve sur son chemin un redoutable ennemi—Toil—ou le travail qui lui tend trois pièges et finit par le ruiner à jamais.

L'Allegorie est piquante et plaira beaucoup au parterre du Parc.

Quant à la musique, elle n'a pas besoin de nos éloges pour faire son chemin dans l'estime publique. Son succès est assuré d'avance; l'exécution, du reste, est confiée à Miss Lottie Kendall qui porte bien le travesti et se fera applaudir dans le rôle du Prince Cash. Misses Del Bondi et Thérèse Barker achèveront la réussite.

Les derniers jours de Pompéi

Dans les scènes émouvantes des "Derniers jours de Pompéi", de Pain, qui composent le spectacle de la destruction de la ville par l'éruption d'un volcan et un tremblement de terre et qu'on verra au Parc Audouin à partir du 1er juin, il y aura des effets atmosphériques extraordinaires obtenus par d'ingénieux appareils électriques et des combinaisons pyrotechniques.

La destruction imminente de la ville est annoncée par de lugubres grondements de tonnerre et d'effroyables explosions souterraines.

L'atmosphère devient d'un gris de cendre sous l'influence des nuages de fumée et des cendres s'échappant du cratère, et le ciel prend une teinte rouge sang. Puis les explosions sont plus fortes et les éclairs plus aveuglants, et bientôt le cratère s'entrouvre et verse son flot de feu et de lave qui se précipite au bas de la montagne sur la ville condamnée.

Ces mêmes appareils extraordinaires servent aussi à l'étonnant nouveau ballet : la danse du feu d'Isis, et à des tableaux historiques.

Destruction d'un hôtel.

New York, 27 mai.—Le nouvel hôtel de Fire Island, bâti par Sire Brothers, de New York, a été détruit par le feu ce matin.

Le seul occupant de la bâtisse à ce moment était J. A. Bailey, gardien, qui a failli périr.

L'Inondation dans le Territoire Indien.

Chickasha, Territoire Indien, 27 mai.—Les eaux de la crue de la rivière Washita sont stationnaires aujourd'hui, et on croit qu'elles baisseront rapidement demain.

L'inondation a fait des dégâts considérables. De nombreux petits bâtiments ont été emportés et à bien des points les champs de blé et de maïs sont dévastés.

Ce sont les chemins de fer qui subissent les plus grandes pertes; dans toutes les directions les voies sont minées par les eaux ou démolies.

Un train de quatorze cars chargés de pierres avait été placé sur le pont du chemin de fer de Rock Island pour le maintenir. Plus tard il fut poussé hors de la structure, mais près de l'extrémité sud du pont la voie a cédé sous le poids, et les cars ont été précipités dans le trou. Des deux côtés les voies se sont effondrées, et il sera nécessaire de reconstruire le pont.

Des avis d'Oklahoma, City annoncent des éboulements sur toutes les lignes de chemin de fer. Les pertes des cultivateurs seront lourdes.

L'ARKANSAS.

Memphis, Tennessee, 27 mai.—Le monitor Arkansas, qui est arrivé dimanche soir, est toujours à Memphis. Il a terminé l'embarquement de son charbon et on croit qu'il partira pour le sud demain.

Bureau de poste dévalisé.

Nashville, Tennessee, 27 mai.—Une dépêche spéciale de Scottsville, Kentucky, au "Banner" dit que des malfaiteurs sont entrés dans le bureau de poste ce matin et ont pris pour \$350 d'argent et \$40 de timbres dans le coffre-fort qu'ils ont fait sauter.

L'explosion n'a pas été entendue.

Mystère éclairci.

Birmingham, Alabama, 27 mai.—Des détectives de Birmingham prétendent avoir éclairci le mystère entourant le vol de \$7,000 commis à la gare de l'Union le 16 mai dernier. En conséquence, deux jeunes gens, dont l'un est le fils de J. M. Bell, surintendant des ponts et édifices de la compagnie de chemin de fer de Louisville et Nashville, ont été pris. Personne ne peut les voir et le nom du second inculpé n'est pas même donné.

On prétend que les voleurs ont percé un trou dans le plafond du bureau des tickets et qu'au moyen d'un ver grossissant ils ont surveillé les employés ouvrant le coffre-fort. La nuit du vol ils ont profité du sommeil de l'employé et ont fait fonctionner la combinaison du coffre-fort.

Les détectives comptent récupérer tout l'argent et faire une troisième arrestation.

Visites de chefs d'état.

Paris, France, 27 mai.—Les arrangements officiels pour une visite à Paris du roi Victor Emmanuel d'Italie, le 3 ou le 7 juillet, sont terminés. La date reste incertaine parce qu'on ne sait si le roi d'Italie ira à Londres avant de venir à Paris.

Des fêtes brillantes seront préparées à Paris en l'honneur du souverain. Il est aussi décidé officiellement que le président Loubet visitera Londres et Rome le mois prochain.

A propos du voyage à Rome la question d'une visite du président Loubet au Pape est prise en considération officielle.

On croit à Paris que le Vatican est en faveur d'une visite de M. Loubet.

Mort de Marcel Renait.

Poitiers, France, 27 mai.—Marcel Renait, le fabricant d'automobiles et le concurrent de Courvoisier, est mort ce matin à Paris, à l'âge de 35 ans, d'une hémorragie cérébrale.

Le bruit court que cette inspection est le résultat de la récente explosion à bord de l'Iowa et que les autorités de Washington ne sont pas satisfaites de l'état de l'armement.

L'Iowa est au nombre des vaisseaux qui seront examinés. L'expert recherchera avec soin la cause du récent accident.

Il est décidé que les réparations de l'Iowa coûteront \$100,000.

Inspection générale.

New York, 27 mai.—Tous les canons des cuirassés au chantier de marine sont examinés par un expert de Washington.

Le bruit court que cette inspection est le résultat de la récente explosion à bord de l'Iowa et que les autorités de Washington ne sont pas satisfaites de l'état de l'armement.

L'Iowa est au nombre des vaisseaux qui seront examinés. L'expert recherchera avec soin la cause du récent accident.

Il est décidé que les réparations de l'Iowa coûteront \$100,000.

Mort de Marcel Renait.

Poitiers, France, 27 mai.—Marcel Renait, le fabricant d'automobiles et le concurrent de Courvoisier, est mort ce matin à Paris, à l'âge de 35 ans, d'une hémorragie cérébrale.

Le bruit court que cette inspection est le résultat de la récente explosion à bord de l'Iowa et que les autorités de Washington ne sont pas satisfaites de l'état de l'armement.

L'Iowa est au nombre des vaisseaux qui seront examinés. L'expert recherchera avec soin la cause du récent accident.

Œuvre d'un incendiaire.

New York, 27 mai.—Quatre personnes ont été asphyxiées et deux autres grièvement blessées par un incendie qui a éclaté dans un appartement au 135^e rue West 30^e Street.

Ce feu a éclaté dans un appartement au 135^e rue West 30^e Street. Les victimes sont: Mme Julia Wandering et ses trois enfants, George Helen et Charles, âgés respectivement de 6, 4 et 9 ans.

Ceux qui ont été si cruellement brûlés sont George Wending et Victor Johnson. Johnson s'est couvert l'incendie et il affirme avoir vu l'homme qui l'a allumé. Cet homme a mis le feu à des copeaux et vieux chiffons au pied de l'escalier de la maison qui avait été préalablement saturé de kérosène. Johnson a même reçu quelques gouttes de l'huile sur son ling.

Avec ses vêtements en feu, il a poursuivi l'incendiaire pendant plusieurs blocs, puis il est tombé épuisé.

D'autres personnes s'étant avisées de sortir l'homme de la maison pour le poursuivre par Johnson.

Mme Wandering a été trouvée morte avec ses enfants à l'étage supérieur qu'ils occupaient.

Bureau de poste dévalisé.

Nashville, Tennessee, 27 mai.—Une dépêche spéciale de Scottsville, Kentucky, au "Banner" dit que des malfaiteurs sont entrés dans le bureau de poste ce matin et ont pris pour \$350 d'argent et \$40 de timbres dans le coffre-fort qu'ils ont fait sauter.

L'explosion n'a pas été entendue.

Mystère éclairci.

Birmingham, Alabama, 27 mai.—Des détectives de Birmingham prétendent avoir éclairci le mystère entourant le vol de \$7,000 commis à la gare de l'Union le 16 mai dernier. En conséquence, deux jeunes gens, dont l'un est le fils de J. M. Bell, surintendant des ponts et édifices de la compagnie de chemin de fer de Louisville et Nashville, ont été pris. Personne ne peut les voir et le nom du second inculpé n'est pas même donné.

On prétend que les voleurs ont percé un trou dans le plafond du bureau des tickets et qu'au moyen d'un ver grossissant ils ont surveillé les employés ouvrant le coffre-fort. La nuit du vol ils ont profité du sommeil de l'employé et ont fait fonctionner la combinaison du coffre-fort.

Les détectives comptent récupérer tout l'argent et faire une troisième arrestation.

Visites de chefs d'état.

Paris, France, 27 mai.—Les arrangements officiels pour une visite à Paris du roi Victor Emmanuel d'Italie, le 3 ou le 7 juillet, sont terminés. La date reste incertaine parce qu'on ne sait si le roi d'Italie ira à Londres avant de venir à Paris.

Des fêtes brillantes seront préparées à Paris en l'honneur du souverain. Il est aussi décidé officiellement que le président Loubet visitera Londres et Rome le mois prochain.

A propos du voyage à Rome la question d'une visite du président Loubet au Pape est prise en considération officielle.

On croit à Paris que le Vatican est en faveur d'une visite de M. Loubet.

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O.

Commencé le 27, 1903.

LES SIRENES

Par Jean Reibrach.

Suite.

—Je vous admire, mademoiselle, dit Albert Lanténay, d'avoir eu le courage d'entreprendre une carrière si laborieuse. —Il n'y a pas grand courage à déployer, monsieur, répondit Marthe, lorsque la nécessité vous contraint. —Sans doute! Encore y a-t-il quelque mérite à s'y soumettre

de bonne grâce. Du moins, vous avez été assez heureuse pour trouver ici des amis... —En effet, c'est un grand bonheur pour moi! —Une froideur cependant, une gêne presque persistait dans le salon. Edmée, l'air hostile, se tenait à l'écart. Mme Vêret se tourna vers Mme Lanténay, et à mi-voix: —Vous direz ce que vous voudrez, moi je ne puis arriver à comprendre ces collègues de filles! Car, enfin, j'ai appris, moi aussi, l'histoire sainte, la géographie, le calcul, tout, quoi! Eh bien! c'était l'affaire de quelques années passées chez les bonnes sœurs! —Action découverte, depuis nous, d'autres sciences? L'orthographe! Mais on l'apprenait déjà de mon temps! —Mme Lanténay approuva, d'un mouvement doux de la tête. Mais une question plus grave la préoccupait. Le collège n'avait pas les sympathies du pays. Au bout professeur, pas même la directrice, Mme Varin, n'était reine dans la société. Le commandant Darley et les Martel allaient-ils donc leur imposer celle-là! —Lureau, un peu en recul, obéissait. Un rire dormait au fond de ses yeux clairs. Il souffla à Landoire: —Hein? que le pierre dans la mare aux grenouilles! —Comment cela? demanda Landoire.

Mais le clerc ne daigna pas s'expliquer. Son regard allait d'Edmée à Albert Lanténay et à sa mère, puis au commandant. Il ajouta seulement: —Et quelle jolie pierre! —Oh! ma foi! dénigra Landoire, elle ne me dit rien du tout. Elle a l'air trop posée. —Tu as raison! raila Lureau; ces raisins-là ne sont pas pour toi! —Pour qui donc? Pour toi peut-être? —Oh! moi! fit le clerc énigmatique; je suis trop laid! —Et, quittant Landoire, il alla prendre un siège auprès d'Edmée. Le whist, cependant, s'était organisé. La soirée se reprit à courir dans sa paix coutumière. Mme Martel, le capitaine et le commandant Darley, isolés avec Mlle Vernueil, évoquaient des souvenirs anciens. Rompa ça et là par la fin d'un rob, leur attention se renouait ensuite avec un charme nouveau, dans une sympathie croissante. —Alors, au moment du thé: —Ma chère enfant, demanda Mme Martel, voulez-vous me permettre de vous traiter déjà comme ma fille? —Mais je vous en remercie! dit Marthe Vernueil avec un joli sourire. —Elle avait compris. Et, avant que Mme Martel n'eût achevé sa prière, elle s'avança et prit le sucrier.

Le thé servi, lorsque Marthe Vernueil vint se rasseoir, Albert Lanténay, qu'une discrétion avait tenu écarté jusque-là, s'approcha de la jeune fille. —J'ai, mademoiselle, à vous demander une permission. Vous habitez chez Fontaine. Or, j'ai un bateau amarré au bout de son jardin; et désormais ce ne sera plus chez lui seulement que je passerai pour m'y rendre, ce sera aussi chez vous! —Cela ne me gênera, Monsieur, en aucune façon, répondit Marthe. —Il me serait aisé, reprit le jeune homme, à cela vous contraindrait le moins du monde, de choisir un autre garage. —Mais du tout, je vous en prie! C'est moi qui serais désolé si ma présence apportait le moindre changement à des dispositions déjà prises. —Albert s'inclina: —Je vous remercie, mademoiselle. Mais il reste entendu qu'il vous sera toujours loisible de me retirer cette permission, si elle présentait pour vous le moindre inconvénient. —Non, dit Edmée à Lureau, avec un léger dépit, il n'est pas fou! —Lureau sourit, sans répondre. —Mais Albert, maintenant, reprenait: —Si j'étais, je pourrais même vous offrir une légère compensation. —Pais, comme les yeux de la

jeune fille l'interrogeaient. —J'aurais une Fontaine à disposer de mon canot comme s'il était à moi. Il pourrait ainsi vous faire quelques promesses. —Oh! je vous remercie, dit Marthe. Monsieur Fontaine a son travail. —Mais la journée finie... —Il a besoin de repos! —Le dimanche alors! Et si je me permets de vous offrir cela, insista Albert, c'est non seulement parce que notre amitié avec les Martel et le commandant Darley est si forte, mais parce que la rivière est si agréable. Du côté de la forêt surtout. Et la forêt elle-même est admirable! —Un silence s'était fait, dans lequel on écoutait leurs paroles. Lureau s'écria tout à coup: —C'est une idée! Si nous allons faire une promenade dans la forêt? —J'en suis! s'écria Landoire. —Mais tout le monde en est! dit Lureau. —Le commandant Darley, pontant, s'exclama. Mme Martel, de son côté, redoutait pour le capitaine l'air humide de la rivière. Albert, alors, se tourna vers Marthe: —J'espère, mademoiselle, que vous nous ferez l'honneur? —Mais oui, bien sûr! fit étourdiment Mme Vêret. —Marthe, qui allait remercier, hésita. Mme Martel appuya: —Mais oui, mon enfant, allez

donc! C'est de votre âge! —Mme Lanténay gardait un visage immobile et dur. Sans doute, elle estimait qu'une promesse en plein air était moins compromettante qu'une invitation et n'engageait à rien. Elle dit enfin, avec un sourire: —Le canot est chez Fontaine. Vous serez toute rendue, mademoiselle! Et Martee s'inclina, acceptant.

II Du plus loin que Marthe Vernueil se souvenait, elle se voyait dans des appartements d'une élégance discrète, que traversaient des uniformes. Elle n'y avait connu que des caresses et des visages souriants, y avait grandi parmi des adulations de petite reine. Elle se rappelait également des voyages, des changements de garnison, de joyeuses arrivées dans des pays nouveaux. Puis, un jour, à cause justement de ces fréquents déplacements de la famille, elle entra à la Légion d'honneur. Et c'était là, que pour la première fois, une grande douleur venait la frapper; la mort de sa mère. Marthe avait seize ans alors; et la secousse avait été si violente, que longtemps ensuite, on avait craint pour elle-même. Avec le temps, un peu d'apaisement était venu. Ses études terminées, elle retrouvait autour

d'elle; plus marquée, les respects d'autrefois. Son père, maintenant était colonel, assuré d'arriver général, et malgré l'incertitude mélancoque qui lui demeurait du souvenir de sa mère, elle commençait de regarder l'avenir avec confiance et de rêver des lendemains souriants. Et, tout à coup, un accident de chasse blessait le colonel et, à son tour, il mourait, des suites d'une amputation. La veuve, Marthe avait quitté Paris, descendant tout droit chez Fontaine, un autre professeur, Emile Daubray, son ancien de Sèvres, lui avait arrêté un logement, et le jour même elle s'était présentée au collège. Un grand bâtiment neuf, sans style, qui d'abord l'avait glacée. Et cette impression avait été croissant à travers les escaliers et les couloirs jusqu'au moment où elle avait été reçue par la directrice, Mme Varin, une petite personne blonde et grasse, coquette encore, malgré le cinquantenaire proche. L'accueil avait été sans amabilité. On attendait Mlle Vernueil. Ses notes étaient bonnes. On espérait qu'elle ferait bien. —Bu écoutant la directrice, Marthe pensait à l'intonation de son père dictant des ordres lorsque, parfois, sa voix lui arrivait à travers une porte. L'accent avait quelque chose de militaire, avec la cordialité en moins. Elle avait eu l'impression, bien